

À L'ÉCOUTE DES CHEVAUX
DE LA PROVENCE À LA CALIFORNIE

Célou

À l'écoute des chevaux
de la Provence à la Californie

22 Août 2008

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-xx-xxx-xxxx-x

© Célou

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.
L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

*Je dédie ce livre à mon papa, à ma maman
et à mon frère Lucien.*

Carpentras, enfance, bonheur, Den 1944, Cœur 1945, Célou 1947 et Paul 1949.

La Vallée Verte, 1962

Marseille, les Alpes de Vaunières, 1966.

Gitan à Carpentras, 1967

Hippodrome de Carpentras, 1968.

Accident à Carpentras, 1969.

Château dans Le Cantal, 1970.

Meaux, Centre d'entraînement, 1971.

Chantilly, D. Wildenstein de 1971 à 1978.

Lundi 17 Avril 1978, arrivée à New York.

New York, Saratoga, South Caroline, Californie, de 1978 à 1980.

Californie, Charlie Whittingham de 1981 à 1987, Santa Anita, Hollywood Park, Del Mar, San Luis Rey Down

Peb Bellocq, créateur de Courses d'amateurs de 1987 à 1996. Delaware, Philadelphia, Wyoming, Arkansas, British Columbia, Kim Park, Saskatoon Canada, Arizona, Ruidosso, New Mexico, Hollywood Park, Gallaway down, Stampeet etc.

Bonsall, Fallbrook : vie d'artiste depuis 1986, sculpteur sur bronze.

Inauguration du buste en bronze de Charlie Whittingham et de son chien Toby à Santa Anita race track en avril 1991

Accident de voiture le 4 Mai 1996.

13 Mars 1997, décès de Papa.

27 Décembre 2011, décès de Lucien Bonnet.

1^{er} Mars 2014, 9 h 30, départ d'une Grande Dame, Maman.





« Arrête de taper... Je ne peux me concentrer »

PRÉFACE

Voici quelques histoires vécues que je vais vous raconter. La plupart de ces histoires se passent parmi les chevaux de courses, le monde du cheval. Ma passion pour ces animaux-là est si forte qu'elle m'emmènera jusqu'aux États-Unis.

Je n'ai jamais appris à monter à cheval, c'était tout naturel pour moi et certainement plus facile que mes premiers pas dans la vie.

Permettez-moi d'abord de vous présenter mes parents et le début de mon enfance qui restera pour toujours gravée dans mon cœur. Une enfance très simple mais remplie d'amour, d'air pur et de liberté sauvage sous le soleil de Provence.

Carpentras, le Vaucluse, la belle Provence où chantent les cigales et sentent bon la lavande, le thym, le romarin. On ne peut rester insensible à tant de beauté offerte par la nature.

Cette Provence faite de mille paysages si différents les uns des autres après chaque détour d'un chemin sinueux, d'un vallon ensoleillé aride et sauvage mais d'une grande richesse. « Creusez, travaillez cette terre, un trésor est caché dedans. »

Cette terre vivante n'a plus aucun secret pour celui qui sait la comprendre, l'aimer, la respecter. Il sera enivré de cette joie de vivre qu'elle lui donnera, son cœur s'apaisera, son âme, en la respirant, redeviendra poète. Elle donne son cœur à qui veut bien l'aimer. C'est le pays de mon enfance, mais j'ai dû le quitter pour un amour plus grand, les chevaux, ces êtres merveilleux sans qui je ne peux vivre heureuse.





« Gitan et Célou 1967 – Bride trop grande,
mes pieds dans les étrivières, pas de casque, vivre dangereusement. »



« Chemin Privé »

Chemin Privé

Sur l'avenue du Pont-des-Fontaines débouche un petit chemin de terre. Quelques maisons provençales en vieilles pierres l'accompagnent jusqu'aux champs qui délimitent la fin de ce petit chemin d'un kilomètre environ.

La borne du chemin, qui a vu des jours sans nombre, est fière d'elle. Se laissant caresser au doux vent du midi, acceptant la violence de l'insolent mistral, ses coins, jadis saillants, ne sont plus que douceur, témoignage secret de tant de mille choses. Offrant un de ses flancs à



l'avenue du Pont-des-Fontaines, prenant un air sévère et fronçant les sourcils, elle dira alors d'une voix de gardienne : « Chemin Privé ».

Ce chemin est rempli de mille parfums à commencer par le fenouil. Parfois raviné par des pluies torrentielles annonçant le printemps, il a un côté charmant et sauvage. Des buissons épineux grignotent un grillage rouillé, les coquelicots, à leur floraison, leur tiennent compagnie et apportent une note de lumière à ces tristes barbus. Les amandiers en fleurs protègent tendrement les violettes sauvages si frêles et si timides.

Après avoir passé une première maison à gauche, une deuxième à droite avec ses vignes bien ciselées, voici les mûriers épineux mais si généreux à la saison des mûres. Les cyprès d'un vert sombre suivent gentiment le tracé sinueux du chemin qui s'abandonne aux herbes tendres qui le bordent. Les papillons s'en donnent à cœur joie. Rempli de mille parfums, ce chemin vous guidera à la maison du bonheur, avenue du Pont-des-Fontaines, où un bonheur familial prend son élan dans la plus grande simplicité et la joie de vivre.

Camouflée bien à l'abri des regards curieux, une vieille bâtisse se blottit au milieu de platanes géants et de tilleuls parfumés. Quatre hectares de terrain au total, clôturés par des cyprès gigantesques et déjà d'un certain âge. Il y a un grand bassin qui permet d'arroser le verger et les arbres fruitiers, il est alimenté par un puits, c'est une eau fraîche et douce à boire, une vraie eau de source qui coule sous la propriété. L'été, ce bassin sera notre piscine où des grands cris de joie éclabousseront le quartier.

Il faut pousser un petit portail en fer forgé après avoir tiré sur la poignée de la sonnette, cette sonnette est reliée par un fil de fer qui longe le flanc de la maison juste au-dessous de la tonnelle qui supporte la glycine. Devant la maison, il y a une très jolie terrasse, la glycine s'entrelace et s'accroche à cette magnifique tonnelle en fer forgé, aussi vieille que la maison. Au bout de la terrasse une cascade s'échappe d'un mur rocailleux, une petite grotte au milieu protégeant une statue de la Sainte Vierge.

Cette vieille bâtisse se compose d'une remise ou ancienne étable, il y a un petit évier mais pas de cuisine à proprement dit, une salle

qui nous servira de salle à manger. À l'étage, un escalier en colimaçon nous emmène à la chambre des parents, sur la droite une petite chambre à un lit, qui sera la chambre de Lucien, surnom Cœur, cette chambre communique avec une autre chambre plus grande, meublée de trois lits, pour Denise, surnom Den, Marcelle, surnom Célou et Paul, le *caganis*, c'est-à-dire le dernier.

Le jardin est grand et probablement abandonné depuis bien longtemps.

Papa bêche à la sueur de son front cette terre qui ne demande qu'à revivre. Un sourire aux lèvres, il regarde en direction de la cuisine d'où vient un parfum alléchant d'une bonne cuisine provençale que maman nous prépare.

Ils sont chez eux enfin, après bien des sacrifices. Que de travail en perspective ! Papa le sait, ça ne lui fait pas peur.



CARPENTRAS

LES SOUVENIRS D'ENFANCE DES FIGLIOLINI BONNET LORENZI.

LE CLAN : DEN, LUCIEN, CÉLOU, PAUL

Nos parents...

Maman Josette, née à Marseille le 9 avril 1921, fille de Jean-Joseph Lorenzi menuisier, fils de menuisier, Pierre Lorenzi et petit-fils d'immigrés italiens. Sa maman, Marcelle Teisseire, fille de Marius Teisseire, charron. Tous habitant Marseille, au village de Saint-Barnabé dans le XII^e arrondissement. Maman était l'aînée, elle a eu un frère, Henri, mais le troisième enfant est mort-né. Non seulement le décès de cet enfant fut très pénible pour la famille, mais, Marcelle Lorenzi-Teisseire suivra son dernier enfant au paradis à la suite d'un accouchement difficile.

L'enfance de maman fut simple et agréable, mais elle aussi a connu des moments difficiles avec le décès de sa maman lorsqu'elle avait 7 ans et son frère Henri à l'âge de 3 ans. Elle était toujours très optimiste et gaie de nature. D'une famille très unie et très artistique, son grand-père paternel avait suivi l'École des Beaux-Arts de Marseille comme son papa. Sa deuxième maman était professeure de piano et premier prix du conservatoire de Marseille. Donc maman et son frère Henri ont appris la musique. Maman, elle, rêvait de faire du sport, de l'équitation, du ski, etc. Un vrai garçon manqué, comme on dit. Mais à son époque, une fille devait savoir faire la couture, cuisiner, faire le ménage, pas trop drôle, n'est-ce pas ! Mais c'était ainsi et les rêves de maman resteront en veilleuse jusqu'à la venue de ses quatre enfants et ses rêves deviendront réalité grâce à nous qui ferons tout ce qu'elle n'avait jamais pu



réaliser. Elle avait appris à se contenter de ce que la vie lui offrait et avec ce peu de chose, elle sut créer autour d'elle un bien-être, un réconfort loyal, une joie de vivre pleine de bon sens et d'une grande douceur, sans limites, ne pensant jamais à elle.

Papa, Antoine (dit Nano) Figliolini Bonnet, né le 11 août 1919. Ce nom composé, il le doit à sa propre vie.

Fils naturel de Lucie Figliolini, fille-mère, née en Italie, venue accoucher en France et à Carpentras où elle se louait pour divers travaux dans les fermes de maraîchers.

Le nom de Bonnet, il vient de l'adoption de papa à l'aube de sa majorité, par une famille de cultivateurs de Carpentras qui n'avait pas d'enfant. Papa leur donnait un coup de main pour l'entretien et les travaux de la ferme, je reviendrai plus tard sur cet acte de l'adoption et les différents intervenants qui ont fait l'officialisation pour nous de ce nom composé dont nous sommes fiers mais qui nous rend parfois la vie quotidienne compliquée, surtout administrativement. À partir de cette époque-là, le nom de notre famille s'intitule : Figliolini Bonnet, sans trait d'union entre les deux.

Papa, vers l'âge de 4 ans, fut pris en charge par madame et monsieur Lucien Bonnet. Ce petit garçon quitta l'orphelinat pour aller habiter chez ses nouveaux parents. Rose Bonnet décide de ne plus envoyer Antoine à l'école, il n'a alors que 7 ans... Elle va s'en servir pour le faire travailler à la ferme et aider le papé Bonnet, qui malheureusement fut gazé durant la guerre de 14. Il n'avait plus beaucoup de force pour s'occuper des champs et de tous les gros travaux que demande une ferme. Antoine est bien triste de ne plus aller à l'école, c'est un bon élève, mais fait ce qu'on lui demande, travaille dur durant la journée et le soir avant de s'endormir, continue tout seul son éducation scolaire. Il se concentre sur les mathématiques et la grammaire, ces deux sujets qui sont les plus importants d'après lui, et aussi trop fatigué par ses dures journées pour apprendre autre chose. Son enfance est dure, mais rien ne lui fait peur, il est fier de lui-même et prêt à affronter toutes les étapes de la vie, quelles qu'elles soient.

Les années passent, le papé Bonnet est faible et papa prend la relève des travaux à la ferme. La mémé Rose Bonnet est extrêmement exigeante, difficile et jamais contente.

Papa a 19 ans, il doit partir faire son service militaire, ce qu'il attend avec impatience afin de pouvoir échapper aux exigences de la mère Bonnet. Un peu de liberté, si l'on peut dire, car l'armée, c'est l'armée. Mais très vite, papa s'aperçoit que chez lui, à Carpentras, il est en prison...

Il fait son service militaire à Marseille. Un jour, son colonel lui demande d'apporter du sel chez des amis à Saint-Barnabé, une banlieue marseillaise. Ces gens sont une famille de menuisiers, les Lorenzi. Joseph Lorenzi a pris la suite à l'atelier de son père, la menuiserie Lorenzi, tout près de l'église. Papa apporte le sel et les rencontre. Joseph, Denise la deuxième femme de Joseph, Josette la fille aînée et Henri. Il reviendra deux ou trois fois apporter ce dont ils ont besoin ; en période de guerre, les gens s'aident comme ils peuvent. Les Allemands occupent toujours la France et les temps sont durs.

Denise Lorenzi est professeure de piano, elle a une amie d'enfance qui habite Carpentras, mademoiselle Alari, qui est une excellente pianiste. Mademoiselle Alari, de passage chez les Lorenzi à Saint-Barnabé, apprend que Joseph et Denise essaient de trouver un mari pour Josette. Ce jour-là, un jeune étudiant en médecine est invité à prendre le déjeuner à Saint-Barnabé. Le lendemain, mademoiselle Alari discute avec Josette et lui demande, par curiosité, si ce jeune étudiant lui plaît...

« Maman, dis-nous, comment as-tu rencontré papa ? » Question posée sans cesse par nous quatre, comme des oisillons affamés des bonnes choses de la vie.

La parole est à maman :

« Bien, c'était du temps des restrictions. Nous manquions de sel, alors un jeune de Carpentras, en troufion parce qu'il faisait son service militaire à Marseille, est venu à Saint-Barnabé nous apporter du sel. Puis les mois passèrent. Il y avait un jeune étudiant en médecine, de Verdun,



qui venait de temps en temps manger à la maison. Je me souviens qu'il ne portait jamais le même costume. Les jours passèrent. Le professeur de piano de maman-marraine, mademoiselle Alari de Carpentras, venait de temps en temps nous rendre visite. Nous parlions de choses et d'autres. Un jour, elle me demande si j'aime bien le jeune étudiant en médecine. Je lui réponds que non et qu'à choisir, je préfère le jeune de Carpentras qui apporte du sel de temps en temps. Cela n'est pas tombé dans l'oreille d'un sourd. Ayant une idée derrière la tête, mademoiselle Alari, un an plus tard, nous invite à Carpentras et le jeune troufion, dont je ne connais pas le nom, est de la fête. Et vous connaissez la suite, il était gentil et beau et en plus, en apprenant qu'il était de l'assistance publique, je trouvais qu'il avait encore plus de mérite que les autres. »

Coup de foudre pour ces deux jeunes charmants, plein de vie, d'amour, de joie sous le soleil de Provence.

De belles lettres d'amour vont s'échanger durant un an, puis papa demande la main de Josette à Joseph Lorenzi.

C'est toujours la guerre, mais rien n'arrête ces jeunes amoureux.

Maman continue :

« Il y a eu les fiançailles d'abord, puis, un peu avant notre mariage, mon papa est allé voir la mémé Bonnet, qui s'occupait de Nano depuis qu'il avait quatre ans en lui promettant de l'adopter, mais profitait de ce garçon comme d'un esclave ; il lui a dit que le mariage aurait lieu seulement si les Bonnet adoptaient Nano. Ce qui fut fait. Mon papa tenait à ce que mon futur mari devienne le fils Bonnet, il pensait à notre futur, ainsi, à la disparition de papé et mémé Bonnet, nous hériterions de la maison et serions à l'abri du besoin de logement. Malheureusement, mon papa ne connaissait pas bien la mémé Bonnet qui a fait vendre la maison un peu après la mort de son mari, sans même demander à son fils adoptif, père de deux enfants à ce moment-là, s'il était intéressé pour acheter sa maison, mais au contraire, elle a mis son fils et sa famille à la porte. »

Maman nous précise qu'en fin de compte, ils ont préféré partir que d'avoir affaire aux problèmes de la vente de la maison de la « mère Bonnet », comme on la surnommait de temps en temps.

La date du mariage fut fixée pour le 19 juin 1943.



« Antoine et Josette. 19 Juin 1943. »

Peu de temps auparavant, j'étais chez les cousins de Val d'Asse, dans les Alpes, cousine Léa et cousin Antonin. Il y avait un bruit qui courait que peut-être des femmes seraient envoyées en Allemagne, sauf les femmes qui travaillaient dans les fermes. C'est pour cela que je suis partie chez eux quelque temps. J'ai appris à préparer les saucisses,



le boudin, les andouillettes, les saucissons, le jambon cuit, etc., après que les hommes aient tué le cochon. J'étais heureuse là-bas, mais je languissais de revoir mon amour de Nano.

Après notre mariage à l'église de Saint-Barnabé, nous sommes allés habiter au Castellàs, chez mémé et papé Bonnet. La maison était grande, nous étions au rez-de-chaussée de la partie gauche de la maison où il y avait un tout petit appartement avec un étage et un grenier. Eux, ils avaient tout le restant de la maison.

Très vite, mémé Bonnet, commença à surveiller tout ce que Nano me ramenait de la ville en revenant de son travail. Elle était très jalouse. Nous partagions toujours tout, mais elle n'en avait jamais assez. Lorsque papa Jo nous apportait de l'huile d'olive de Marseille, il en apportait toujours pour mémé Bonnet aussi. Mais elle ne savait pas économiser, donc elle n'avait plus d'huile bien avant que je ne finisse la mienne, et elle venait sans cesse m'en réclamer, en disant que sa bouteille avait été bien moins bien remplie que la mienne. Au début, lorsque nous revenions de faire le marché, la mère Bonnet nous attendait et réclamait sa part du butin, c'est avec plaisir que nous lui en donnions, mais comme elle gaspillait tout, sa réserve disparaissait très vite et elle venait réclamer sans cesse. Ce qui fait que nous n'avions pas beaucoup à manger, mais quand j'ai su que j'allais avoir un enfant, Nano a tout fait pour que j'aie suffisamment à manger pour moi et le bébé. Par la suite, lorsque nous revenions de chez marraine de Masan à qui nous donnions un coup de main aux travaux des champs, en échange, ils nous donnaient des fruits, légumes, viandes, saucisses et saucissons. Donc, en revenant de chez marraine de Masan avec notre chargement de vivres, qui n'était pas un luxe, juste avant d'arriver au Castellàs, nous cachions pratiquement tout sous les cyprès ou dans le trou d'un caniveau, puis lorsque la nuit tombait, Nano, tout doucement, allait chercher notre ravitaillement. Pour pouvoir entendre arriver mémé Bonnet, Nano avait mis des graviers devant la cour de la maison. Papé Bonnet, lui, était d'une gentillesse extraordinaire. Il n'avait pas une bonne santé, il avait été gazé pendant la première guerre. Donc il mourut quelques années après notre mariage, à notre grande peine.

Nous sommes en période d'Occupation et l'armée allemande occupe la Provence. Les restrictions sont une difficulté, pour papa et maman qui attendent la première naissance dans neuf mois. Les contrôles sont fréquents et la nourriture fait défaut. Papa travaille sans compter pour apporter le plus de confort à maman, confort en nourriture car le bébé réclame toutes les attentions et papa se prive pour laisser à maman les meilleurs fruits, légumes, et autres viandes ou volailles.

Lucien prend la parole, mai 2011 :

« De ce que nous a raconté maman, papé Bonnet était très gentil et attentif à la situation familiale, mémé Bonnet, elle, était plus autoritaire et le faisait sentir au quotidien, ce qui ne facilitait pas la vie de tous les jours pour papa et maman.

Le 15 mai 1944 : naissance de Denise, première fille du clan.

Je reviendrai là aussi sur l'histoire des prénoms, chacun d'entre eux a une histoire.

La vie sociale s'organise et la Provence vit toujours sous l'Occupation et les restrictions.

La contrainte d'une vie de privations n'empêche pas papa et maman de veiller affectueusement sur Denise, très sage, et qui sait bien sûr que dans quelques mois le deuxième bébé du clan verra le jour.

16 juillet 1945 : naissance de Lucien, premier garçon du clan, première tête blonde bouclée.

Après ma naissance, le 16 juillet 1945, jour de la fête de Notre-Dame-du-Mont-Carmel, comme le souligne à chaque évocation de celle-ci, maman Josette, nous sommes maintenant deux avec ma sœur Denise à être les héritiers de la fratrie Figliolini Bonnet. À partir de ce moment-là aussi, la vie de notre famille va se construire avec une omniprésence de nos grands-parents maternels, papa Jo et maman-marraine, sans oublier notre oncle Henri, frère de Josette et notre tante Édith, la femme d'Henri. Ceux-ci n'ont pas encore d'enfant.

Dans cette période, les besoins journaliers sont prioritaires, tout ce qui fait le quotidien est indispensable. La proximité de Marseille permet à papa Jo et à maman-marraine d'améliorer parfois le quotidien



familial, (nous l'avons analysé comme cela), mais de la façon dont cela fut perçu par notre père, cela restera une blessure pour lui qui mettait tout en œuvre pour que nous ne manquions de rien. Papa n'en parlait pas mais il avait un certain agacement envers cette situation qui le blessait. Si je rapporte cela, c'est qu'il m'en a parlé plusieurs années après, comme l'on se confie à un fils dans certaines périodes de la vie.

Après le quartier du Castellas, et pour des raisons liées à l'événement d'une troisième naissance, nous déménageons au cœur du centre-ville dans une petite maison de village, 275 rue d'Allemand. Il y a une toute petite cour, le tout parfaitement clôturé. Une sécurité pour la survie du clan. Nous sommes maintenant installés rue d'Allemand. Revenons à présent à l'événement majeur de cette année, exactement le 23 mars 1947, une deuxième fille et un troisième enfant, Marcelle-Marie. Le clan grandit pour la plus grande joie de tous, on notera là aussi des prénoms qui une fois adultes vont nous amener sans le vouloir vraiment à des prénoms raccourcis ou tout simplement transformés : Den pour Denise, Célou pour Marcelle, et Cœur pour Lucien, il n'y aura que Paul qui gardera l'authentique prénom.

Justement, en vous parlant de Paul, notre petit frère, dernière naissance du clan, il vient au monde le 13 mars 1949 et à ma grande joie, puisque, avec Paul, l'équilibre était rétabli dans la famille avec deux filles et deux garçons. Comme le dit souvent notre maman : « Quand j'étais toute petite, je ne pouvais pas sauter à la corde seule, alors je disais toujours : quand je serai grande, j'aurai au moins trois enfants, cela leur permettra de jouer à la corde ensemble. »



« Maman-marraine, papa Jo, maman, Den, Lu et Célou – 1947. »



Nous allons découvrir maintenant, les autres membres de la famille ou amis que nous avons connus et qui, de près ou de loin, ont partagé notre enfance et nous ont aussi permis de construire notre propre existence.

Le grand-père Marius Teisseire, beau-père de papa Jo, a vécu de très nombreuses années à Carpentras, au début chez Josette et Nano, puis chez une amie de la famille que l'on appelait mademoiselle Jouve, qui venait passer avec grand-père les dimanches à la maison et chacun se souvient de leur arrivée sur le scooter Peugeot. C'était un événement de les voir arriver du bout du chemin, malgré un équilibre précaire qui s'estompait dès que le scooter prenait de la vitesse.

La sœur de papa Jo, tante Hortense, une femme adorable et très drôle, aurait pu faire du théâtre et sûrement devenir une grande actrice. Son mari, l'oncle Antoine était très gentil avec nous. Leur fille unique, Marie-Adèle, se fera religieuse à Lyon.

Fin des écrits de Lucien, 2011-

Revenons à Carpentras, Avenue Pont des Fontaines, où une famille va vivre des années remplies de bonheur et de simplicité.

Malgré une dure enfance, papa a su tracer son chemin, un chemin droit et sans bavures. Un homme exemplaire et d'un Grand Cœur. Il se servit de son enfance si difficile comme piliers de béton pour les fondations de sa vie professionnelle et familiale. Avec maman, il allait, enfin, connaître le bonheur tant mérité.

Je peux dire avec fierté, et mes frères, ma sœur se joignent à moi, que, durant toute leur vie, nos parents ont été très aimés et respectés des autres et leurs noms ne seront jamais oubliés à Carpentras.

Papa, un bel homme au teint buriné par le soleil, un regard profond et franc, admire cette maison, leur maison. Il est fier de lui. Ils ont dû emprunter pour pouvoir l'acheter, et maintenant, ils n'ont plus les soucis de savoir s'ils doivent encore déménager à la fin du mois avec quatre enfants en bas âge.

Respirant à pleins poumons cette terre fraîchement retournée, papa me regarde, assise sur une pierre, je lui rends son regard rempli

d'admiration. Je voudrais l'aider, mais comment ? Je dois avoir 4 ans, ça a l'air bien difficile ce que fait papa, je vois la sueur perler à grosses gouttes sur ce visage buriné et poussiéreux. Ses grosses mains s'activent sans cesse sur le manche lisse et brillant de la bêche aux dents pointues qui dévorent, arrachent et retournent les mottes de terre brune. Un parfum longtemps endormi s'échappe alors du sol, les vers de terre mécontents s'agitent. La vie est là. De petits lézards se pavanent au soleil. Les arbres aux branches rudes sont encore nus. On se demande alors comment un bourgeon frêle peut sortir de ce bois noir lorsque l'hiver se meurt.

Nous n'avions pas de chauffage dans les chambres, sauf dans le petit salon où il y avait une cheminée et dans la cuisine, c'était le fourneau à charbon pour cuisiner qui donnait du chauffage dans notre pièce principale. Notre chauffage dans les chambres, c'était la chatte que l'on mettait au fond du lit, elle adorait ça. Le soir, chacun de nous prenions un fer que maman gardait sur le fourneau durant la journée, elle l'entourait d'un torchon et nous montions nous coucher avec notre fer dans les bras. Parfois elle montait avec un chauffe-lit rempli de braises et le passait dans chacun de nos lits et ça, c'était du luxe.

Le matin, nous faisions des dessins sur les vitres qui avaient gelé de l'intérieur.

En été, nous vivions avec le temps et acceptions la chaleur quelle qu'elle soit.

Nous avions des toilettes dehors, et nous avons survécu.

Nous n'avions pas de voiture, papa avait une moto, maman avait une mobylette, et nous avions nos jambes et plus tard un vélo pour deux.

Nous n'avions pas de télévision, nos jeux étaient très inventifs, créatifs, et ils nous gardaient en bonne santé étant dehors en toute saison.

Nous n'avions pas de téléphone, nous écrivions souvent à nos grands-parents, tante et oncle, amis, etc.

Nous n'avions pas de frigidaire, c'était un petit garde-manger en bois et grillage où nous y mettions le beurre et le fromage et nous descendions ce petit placard dans le fond du contre puits. Il fallait faire attention aux araignées.

Nous n'avions pas de lave-linge, c'était maman la machine à laver. Le linge était étendu dehors et séchait au soleil aux bons vents du midi.



Il sentait si bon. Aujourd'hui, nous nous servons encore de ce fil à sécher le linge.

Nous n'avions pas de lave-vaisselle, c'était encore maman la machine à faire la vaisselle et nous essuyions le tout, chacun à notre tour.

Nous n'avions pas de cadeaux à Noël, mais un repas délicieux fait par maman. Nous avons les treize desserts, tradition provençale. Une crèche magnifique faite par papa, toute illuminée, l'eau coulait du moulin et formait une petite rivière, le meunier faisait le tour du moulin, quelques santons étaient animés, le Ravi ouvrait et fermait un volet, etc., c'était un vrai cadeau qui avait une valeur profonde.

Quelle belle enfance passée dans la joie, entourée d'amour et de simplicité de vie. Un vrai bonheur que l'on n'achète pas. Merci maman, papa, Den, Lucien et Paul.

Le percheron

Je me souviens de lui comme si c'était hier. Pour labourer notre vigne mes parents font venir un ami, monsieur Costa, qui a un percheron alezan. Mon premier amour. Je le trouve si beau, si puissant, un monstre de douceur. Il est impressionnant à mes yeux. Il emploie tant de force pour tirer cette charrue et en même temps son travail est fait avec précision et perfection.

Je suis hypnotisée de le voir travailler, toujours très calme malgré ces vilaines mouches qui s'acharnent sur lui dans un manège insolent. Puis le moment du repos arrive, on le fait boire, manger et on le laisse se reposer un moment. Alors je m'approche de celui qui est déjà mon ami. Il se penche vers moi, je sens son souffle me chatouiller l'oreille, ses grosses lèvres jouent avec mes cheveux délicatement puis nos yeux se rencontrent, il y a dans son regard une immense chaleur, un courant merveilleux parcourt mon petit corps.

Une grande conversation s'engage, je lui pose mille questions recevant en réponse quelques lipettes sur le nez. Il se frotte contre moi, je perds l'équilibre et me retrouve par terre, éclatant de rire. Incapable

de soupçonner une méchanceté dont je n'ai pas en moi le germe, je suis alors naïve dans ma conduite envers lui en jouant à cache-cache entre ses grosses jambes aux énormes sabots ferrés. Je m'accroche à sa queue, ses oreilles en mouvement constant suivent avec attention mes jeux. Je suis si minuscule, il me cherche, je souris.

Maman est en train de servir une boisson fraîche à notre ami le paysan, lorsqu'elle pousse un : « Hou là là ! » en direction du percheron.

« Oh, mon Dieu, ma petite...

– Ne vous inquiétez pas, madame Bonnet, il est doux comme un agneau, il est gros, mais ne ferait pas de mal à une mouche. »

Quant à moi l'innocente, après avoir examiné mon ami le percheron, que j'ai nommé « Papou », je viens de trouver la solution pour lui monter sur le dos quand on est tout petit.

En passant par-dérrière et en me servant de sa belle et longue queue en guise de corde, ses jarrets en forme d'escalier, tout ça avec un peu de chance doit faciliter la montée sur sa croupe, n'est-ce pas ? Pas vraiment. Alors le laboureur s'approche, gentiment me soulève et me voilà à califourchon sur le dos de mon ami « Papou ». Il est tout chaud et si large que je fais presque le grand écart. Sa démarche, pourtant lente, me ballote dans tous les sens et j'éclate de rire, de joie. Je serre très fort quelques crins de sa crinière pour me maintenir en équilibre. Comme il sent bon. Puis me revoilà les pieds sur terre. Il baisse sa magnifique tête vers moi, je l'embrasse du mieux que je peux en déposant plein de bisous partout et il se laisse faire. Ça a l'air de lui plaire, il ferme les yeux et se laisse caresser. De ma vie, je n'oublierai jamais cet instant qui deviendra plus tard la passion et le but de ma vie : les chevaux, les pur-sang.

Bouchon dans le nez, 1952

Je dois avoir 5 ans et je vais à une garderie de Carpentras tenue par des bonnes sœurs que l'on appelait les sœurs de la corde ; c'est parce qu'elles avaient une corde en guise de ceinture, je suppose. Je me souviens encore du parfum de la soupe de pâtes que nous mangions très souvent aux alentours de midi. J'ai un souvenir de cette garderie très vague mais triste. Dans la cour où l'on s'amuse, c'est sombre, comme une prison, bien qu'à mon âge je ne sais absolument pas à quoi une



prison ressemble, mais je garde un souvenir très inconfortable. La cour est entourée de grands murs où l'on aperçoit juste un bout de ciel. Je préfère déjà la compagnie des animaux à celle des enfants de mon âge que je trouve bruyants et méchants. J'aime la solitude, penser, rêver. Dans la cour de récréation, je viens de trouver un joli bouchon de parfum, il sent bon, mais il est petit et en le reniflant, il a dû se coincer dans mon nez. J'essaie de le retirer, mais il disparaît plus profondément. J'ai une autre narine, donc, dans ma petite tête, je pense qu'il n'y a pas de problème. Le temps passe, j'oublie mon bouchon coincé.

Quelques jours plus tard, mon jeune frère Paul est bien malade avec une fièvre de cheval, il dort dans le salon où il y a un feu de cheminée, la seule pièce de la maison avec du chauffage. Maman s'aperçoit, qu'en essayant de me moucher, je fais la grimace et me plains de ma narine droite. Elle voit un truc rose coincé au fond de ma narine et comprend qu'il y a un problème. Solution : docteur immédiatement car je suis en pleurs et ça commence à être très douloureux. Ma grande sœur Den est chez des amis, monsieur et madame Régis, pour la journée. Madame Régis est sollicitée à chaque fois pour servir de nounou. Monsieur Régis, lui, est plus discret mais sa présence chez nous, est le signe de grand plaisir, car monsieur Régis est pâtissier à la pâtisserie Galzia, rue de la République à Carpentras. Il nous apporte des glaces, gâteaux, bonbons, que nous n'avons pas souvent l'occasion d'avoir à la maison.

Papa travaille. Donc il reste Lucien qui est en bonne santé. Elle va le coucher et lui dit de faire une petite sieste. Elle lui explique que maman doit aller chez le docteur avec Célu, qu'il soit bien sage car Paul est bien malade.

« Maman revient tout de suite... » lui dit-elle. Elle l'enferme à clé dans sa chambre car, connaissant Lucien, elle a peur que s'il se réveille avant son retour, il risque de descendre et aller jouer avec le feu dans le salon où il y a Paul qui dort. Elle n'a pas d'autre solution que de laisser Lucien et Paul tout seuls, pas de voisins pour l'aider, et pas de téléphone non plus.

Nous voilà partis, maman et moi, à vélo. Arrivées chez le docteur, on s'occupe de moi assez vite. Petite anesthésie, le bouchon retiré, tout va bien, mais une infection était en cours, heureusement que maman s'en est aperçue à temps. Au moment de payer, maman n'a pas pris assez

d'argent. Le docteur a dû partir pour une urgence, la secrétaire qui est nouvelle au cabinet, ne veut pas me laisser partir sans que maman ait payé la facture. Maman doit retourner à vélo à la maison chercher des sous. « Bonne mère de grâce, coquin de sort, enfin, « pédale Josette », qu'elle se dit pour se donner du réconfort, tout ira bien ! » Arrivée près de la maison, un monsieur de l'usine Ayme l'interpelle, pensant la reconnaître et lui demande :

« Madame, n'avez-vous pas perdu un petit ?

– Un petit... Que voulez-vous dire ? »

Puis elle voit du sang par terre et son imagination commence à tourbillonner dans tous les sens. Soudain, elle voit Lucien, en pleurs, plein de sang, pieds nus, etc. Oh mon Dieu, qu'est-il arrivé ? Elle doit prendre vite une décision. Il ne faut surtout pas qu'elle oublie de prendre l'argent à la maison pour récupérer Célou. Paul est-il toujours endormi et en sécurité dans son lit ? Que s'est-il passé ? Célou : aller la chercher avant la fermeture du cabinet du docteur. Lucien a sûrement besoin de points de suture au menton qui saigne toujours. Si je prends Lucien, comment vais-je ramener mes deux enfants sur le vélo ? Paul risque de se réveiller... Au secours ! pense-t-elle. C'est alors que le monsieur, monsieur Robert, voyant et comprenant la délicate situation de maman se propose gentiment de l'emmener en voiture avec Lucien. Après avoir vérifié que Paul est toujours endormi dans son lit, le feu brûlant tout doucement dans la cheminée, elle prend son argent et ils partent tous les trois chez le docteur. Lucien recousu, Célou débouchonnée, nous revoilà à la maison.

L'histoire est que Lucien, lorsqu'il s'est réveillé, a voulu ouvrir les volets et en les poussant, il est passé du premier étage au rez-de-chaussée. Il a eu de la chance car il aurait pu se blesser plus gravement. Lucien, en tombant, a dû s'accrocher à la tonnelle, ce qui a un peu ralenti sa chute. Tout est bien qui finit bien. Maman n'oubliera jamais cette histoire... parmi tant d'autres et nous lui demandons sans arrêt de nous la raconter.

Patins à roulettes

Les grandes vacances arrivent. Il y a toujours une ribambelle d'enfants à la maison. Tout le quartier est souvent chez les Bonnet. C'est



la maison du bonheur, de la joie, des jeux sans fin. Après le bain dans le grand bassin, ce sont les bons goûters de quatre heures, du bon pain beurré et tartiné avec du chocolat en poudre. Dans ce bassin, c'est à celui qui invente le plongeon le plus difficile afin que personne d'autre ne puisse le refaire, et ce plongeon portera le nom de l'inventeur jusqu'aux prochaines grandes vacances.

Maman nous surveille de temps en temps en se perchait sur une chaise de jardin. À chacun de nos sauts, d'une bombe où d'un de nos plongeurs, c'est la douche qu'elle reçoit. On veut lui apprendre à nager, mais elle préfère nous voir tous assis au bord du bassin lorsqu'elle se baigne, car nous faisons trop de vagues et, après les douches, ce sont les tasses qu'elle boit avec difficulté en disant gentiment : « Petits, vous allez me noyer... » Pauvre maman, on l'adore. Elle est fantastique et partage sans cesse nos jeux, en fait c'est une copine, une grande sœur, le pilier équilibré de notre future vie d'adulte.

Nous arrivons un jour à lui mettre nos patins à roulettes. Lu et Den la tiennent chacun par le bras. Elle prend confiance, mais pousse sans cesse des « oh ! pétard » « coquin de sort » « boudi » ! Sans qu'elle s'en rende compte, ils l'emmènent gentiment au milieu de la terrasse. Puis d'un regard complice, ils la lâchent et s'éloignent, maman se retrouve en équilibre sur ses patins en suppliant : « Oh, petits, revenez, boudi, amenez-moi une chaise, je vous en supplie, au pétard, je vais m'escagasser ! » À cet instant même, un inconnu sonne au portail, duquel il peut voir cette scène titubante. Maman très gênée nous supplie de la délivrer. Elle est immobile, les bras écartés battant l'air, essayant de maintenir un équilibre incertain. Alors nous avons pitié et mettons fin à son supplice en lui apportant une chaise qui est la bienvenue. Elle se laisse choir en soupirant, soufflant mais gardant toujours son sourire. Elle éclate de rire : « Oh là, les petits, vous m'avez bien eue, oh pétard de sort, boudi ! »

L'inconnu ne voulait qu'un renseignement, il fut renseigné par la même occasion sur le sort de notre maman.

Le grand grand plaisir de Papa, c'est d'effrayer maman en faisant semblant de laisser choir le beau plat d'épinards qu'elle lui tend, il le prend puis pousse un grand : « AH ! » et maman sursaute en se ruant sur le plat en poussant un grand : « Au fan ! » puis réalise la farce de

papa, et cela marche à chaque fois. Alors tout le monde éclate de rire à notre grande joie.

Un beau jour de printemps, nous sommes dehors, prenant notre déjeuner sur la grande table faite par notre grand-père papa Jo, sous la glycine encore fleurie. Le temps est merveilleux. Toujours pour faire une plaisanterie à maman, papa se met à dire, en regardant dans la direction du portail : « Eh cousin, comment va la cousine ? » Nous avons des cousins adorables qui habitent Val d'Alces dans les Alpes. Nous y passons, de temps en temps, quelques jours de vacances et nous y gardons tous de très bons souvenirs. C'est la vraie campagne, avec cochons, vaches, chèvres, chevaux, poules, de grands hangars plein de foin, de grands sacs de noisettes dans le grenier, le jambon cru pendu dans le placard en dessous des escaliers, la grande rivière à l'eau si claire, les immenses champs de blé remplis de papillons aux mille couleurs qui butinent les fleurs sauvages. Un vrai paradis pour enfants.

Mais, pour en revenir à Carpentras et à la question que papa venait de poser pour faire une blague à maman : « Alors cousin, comment va la cousine ? » une voix lui répond, venant du chemin : « Pas trop mal, elle arrive. » Vraie coïncidence, nos cousins sont là, devant le portail, et papa qui pensait faire une bonne farce à maman, fut pris à son propre piège, sacré papa ! Ils arrivaient à pied de la ville où le car des Contadins les avait déposés à l'arrêt final.

Nous accueillons cousin, cousine avec joie, mettons vite deux couverts de plus et les rigolades vont continuer tout au long de la journée. Ils repartiront le lendemain sur Marseille.

Briques

Durant les vacances scolaires, nous aidons et participons aux travaux du jardin. Chacun a sa corvée et nous en sommes fiers. Papa doit refaire un mur pour maintenir un dénivellement de terrain, en fait, faire une séparation entre deux parcelles. Il a une machine à fabriquer les briques, je trouve ça fascinant et Lucien et moi sommes en charge pour aider papa, Paul est trop jeune pour participer au chantier. C'est d'ailleurs assez difficile pour ma part mais Lucien est fier d'aider son papa, il veut lui montrer tant bien que mal qu'il est capable de porter les briques



qu'il vient de sortir du moule jusqu'au mur de construction. Papa est content car le mur monte rapidement à la satisfaction de tous.

La Pastorale

À l'approche de Noël, papa va retrouver deux ou trois fois par semaine, en fin de soirée, des amis au cercle, c'est une salle avec son petit théâtre, une grande salle à mes yeux de petite fille. Là, ils y répètent la pastorale qui doit se jouer aux yeux du public juste avant Noël. Mon papa joue le rôle d'un grand et gentil patriarche, le berger, en Provençal « Le Padre ». Mon frère Lucien y joue le rôle d'un ange près de la crèche. Il est beau avec ses longs cheveux bouclés et a vraiment l'air d'un ange. Il joue parfois le rôle de Saint Joseph ainsi que Jean Marcel. Vu leur jeune âge ils portent une fausse barbe et ils sont mignons. Ma sœur aussi fait partie des artistes, elle représente La Sainte Vierge. Quant à mon frère, Paul et moi, nous sommes trop petits pour avoir un rôle.

Le soir où la Pastorale se joue, nous sommes tous sur notre trente et un. Ravis aussi de nous coucher tard, c'est un samedi soir donc, le lendemain il n'y a pas d'école.

Partie de Pétanque

En été, tous les samedis soir, des amis et joueurs de boules viennent à la maison et jouent à la pétanque jusqu'à minuit environ. Papa a préparé depuis quelque temps un joli terrain. Il a installé un éclairage de première. Comme nous vivons à la campagne, on peut faire du bruit, tous nos voisins sont parmi les joueurs.

Nous, les jeunes, nous avons le droit de veiller aussi. Nous ramassons les boules égarées, jouons au ping-pong ou faisons de la balançoire installée par Papa. La table de ping-pong est aussi faite par papa. Il y a des petits fours et boissons fraîches. C'est la grande joie pour nous tous. Ce qui est plaisant à entendre, c'est ce beau langage « le patois provençal » que tous les joueurs parlent, il est rempli de proverbes chaleureux et si vrais. Une vraie pastorale vivante, quelle chance nous avons de grandir dans cette atmosphère chaleureuse.